

De poésie et d'esprit *À tous ceux qui ne me lisent pas* de Yan Giroux

Frédéric Bouchard

Volume 37, numéro 1, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2019). Compte rendu de [De poésie et d'esprit / *À tous ceux qui ne me lisent pas* de Yan Giroux]. *Ciné-Bulles*, 37(1), 46–46.



À tous ceux qui ne me lisent pas

de Yan Giroux

De poésie et d'esprit

FRÉDÉRIC BOUCHARD


Dès le plan-séquence ouvrant son premier long métrage, Yan Giroux refuse d'emprunter les voies de la convention pour explorer le genre du biopic. La caméra, qui se pose d'abord sur Yves Boisvert (Martin Dubreuil), s'introduit dans un bar pour observer la frénésie du lieu où sont vénérés ces artistes capables de manier la langue. Puis, en tournoyant autour de son héros, le réalisateur se montre catégorique : il souhaite plus que tout témoigner de l'univers du poète décédé en 2012 des suites d'un cancer.

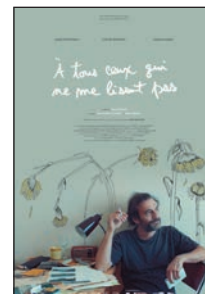
Mais le film ne cherche pas à tracer la route de ce malheureux destin. Il s'intéresse plutôt à rendre compte d'une œuvre et d'une existence à la fois plus enracinées dans la beauté du quotidien que dans une révolte sociale qui se traduit ici par une écriture cinématographique retenue, où le récit demeure toujours à l'avant-plan. C'est avec sobriété que le fond épouse et que les moments de poésie s'attapent, à quelques reprises, dans une facture visuelle déployée subtilement par Giroux. Ce qu'il privilégie se dévoile dans les détails des décors et des paysages, comme ces « fantômes de ferrailles », des voitures remisées qui incarnent avec force l'esthétique du regretté homme de lettres.

Le film le fait d'ailleurs évoluer à travers un drame extrêmement concret, celui d'un métier précaire où chaque opportunité de mettre en valeur son œuvre devient une délicate question de compensation monétaire. Plus encore, Giroux insuffle à son héros un immuable dilemme : une vie nomade et romantique aux côtés de Dyane (Céline Bonnier), une graphiste empathique à sa démarche, ou un destin rangé et sans surprises, symbolisé par un travail ennuyeux de sous-titreur. Ce tiraillement est cristallisé dans une séquence de repas avec un couple d'intellectuels où l'enjeu de la vocation est soulevé. Dans une tirade de répliques plus cruelles les unes que les autres, alors que Boisvert crée malaises et indignations en interrogeant vivement l'hypocrisie de son hôte, le réalisateur imagine une scène d'une hilarante absurdité où sont impitoyablement critiqués le confort et la facilité d'une réalité qui sacrifie l'art à la sécurité.

Bien que Giroux ne tourne pas le dos à un certain humour, comme en témoigne ces clin d'œil à Nelligan ou à cet animateur d'émissions de cuisine s'improvisant auteur à succès grâce à un livre de recettes, c'est avec une émouvante sensibilité qu'il parvient à rendre le vibrant hommage souhaité. À partir du récit de Marc (Henri Picard), le fils de Dyane, un « bon garçon » au dossier scolaire irréprochable d'abord

attiré par la carrière de médecin, à l'abri de tout souci financier, puis fasciné par la prosodie des images, le réalisateur révèle une évidente, mais délicate transposition de son propre dévouement à la création. En se dédoublant à travers ce jeune homme qui apprivoise et découvre un rapport intime à l'image cinématographique avec un iPhone que lui offre son père, Yan Giroux déclare sa lumineuse affection pour la poésie, mais aussi pour son sujet. Non seulement salue-t-il sa singularité et sa liberté en refusant de faire de lui une figure conciliante, il le célèbre également dans un dénouement qui, d'un côté, laisse place à sa fougueuse prose — que le long métrage se garde d'ailleurs de trop parader — et, de l'autre, culmine en un poignant éloge du pouvoir lyrique des images grâce à un puissant montage d'instantanés purement lyriques.

En proposant un film personnel, le cinéaste remporte son pari de faire vibrer l'âme du poète au grand écran. Mais surtout, **À tous ceux qui ne me lisent pas** s'érige telle une véritable œuvre testamentaire où l'ultime héritage d'Yves Boisvert demeure l'influence désormais immortelle de son indépendance et de sa passion sur les esprits créatifs. 



Québec / 2018 / 100 min

RÉAL. Yan Giroux **SCÉN.** Guillaume Corbeil et Yan Giroux **IMAGE** Ian Lagarde **SON** Lynne Trépanier, Marie-Pierre Grenier et Bernard Gariépy Strobl **MUS.** Jocelyn Tellier **MONT.** Elric Robichon **PROD.** Éline Hébert, Luc Déry et Kim McCraw **INT.** Martin Dubreuil, Céline Bonnier, Henri Picard **DIST.** Les Films Séville